

*Les jeunes à l'ère de la mondialisation. Quête identitaire et conscience historique* sous la direction de Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau, Sillery, Éditions du Septentrion, 1998, coll. « Les nouveaux cahiers du Célat », n<sup>o</sup> 22, 434 p.

Bernard Fournier

Volume 18, Number 3, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040201ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040201ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, B. (1999). Review of [*Les jeunes à l'ère de la mondialisation. Quête identitaire et conscience historique* sous la direction de Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau, Sillery, Éditions du Septentrion, 1998, coll. « Les nouveaux cahiers du Célat », n<sup>o</sup> 22, 434 p.] *Politique et Sociétés*, 18(3), 181–183.  
<https://doi.org/10.7202/040201ar>

---

***Les jeunes à l'ère de la mondialisation. Quête identitaire et conscience historique***

sous la direction de Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau, Sillery, Éditions du Septentrion, 1998, coll. « Les nouveaux cahiers du Célat », n° 22, 434 p.

Si les effets de la mondialisation sont réels dans les secteurs des communications, des techniques et du commerce, et même au chapitre d'une certaine mobilité des personnes, qu'en est-il au plan des identités et des sentiments d'appartenance ? Quels sont les référents à partir desquels se forment les visions du monde des individus, en particulier pour les jeunes ? La perspective d'une conscience mondiale à construire, si elle existe, implique-t-elle pour eux une absence de connaissance ou un refus d'appropriation des événements ayant marqué les collectivités de référence passées ? Voilà quelques questions tirées d'une thématique sur laquelle s'est penché un collectif de chercheurs dirigé par Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau (CÉLAT, Université Laval) et dont ils nous livrent, selon leurs propres termes, les premiers résultats dans cet ouvrage sous la forme de « matériaux pour une réflexion encore en devenir ». La lecture de ce livre pourra d'ailleurs être effectuée en parallèle à celle d'un autre, *Identités en mutation, socialités en germination* (aussi publié au Septentrion dans la collection des « Nouveaux cahiers du Célat »), qui expose les bases théoriques de cette recherche originale sur la conscience historique des jeunes.

La méthode à la base du projet est fort intéressante : sous la forme d'une dissertation, des jeunes ont été invités à écrire ce dont ils se souvenaient et ce qu'ils jugeaient important de se souvenir au sujet de leur pays, de leur région ou de leur ville. L'échantillon analysé est impressionnant : environ 1500 textes, certains très courts, d'autres de plus d'une ou deux pages, ont été recueillis entre l'automne 1994 et les derniers mois de 1995, si l'on se réfère aux « observations méthodologiques » qui viennent clore la plupart des articles (une excellente initiative, d'ailleurs, bien que les informations qui s'y retrouvent auraient pu être systématisées davantage d'un texte à l'autre). Ces

textes proviennent de différentes régions du globe : du Québec d'abord, surtout de Montréal (francophones et anglophones) et de Gaspésie, d'Acadie, de Wallonie, de France, du Burundi, de République démocratique du Congo, de Pologne et de Russie. Toutes les dissertations ont été écrites en français, sauf pour le sous-échantillon des anglophones de Montréal. Chaque collaborateur de l'ouvrage, des jeunes chercheurs pour la plupart, nous offre sa lecture de chacun de ces sous-échantillons : Nicolas van Schendel, Patrick D. Clarke, Martin Kalulambi Pongo et Roch Little interprètent les dissertations des élèves québécois et acadiens sous des angles différents (différences entre francophones et anglophones à Montréal, identité des jeunes Gaspésiens par rapport à celle de l'Acadie toute proche, univers de jeunes néo-Québécois) ; Barnabé Ndarishikanye et Melchior Mukuri analysent les textes des jeunes Burundais (dans un contexte de guerre civile) ; Dibwe dia Mwembu et Ch. Didier Gondola, ceux du Congo ; Izabela Greulich et Maria Kujawska ont travaillé sur les textes des élèves de Poznan en Pologne ; Irène Herrmann et Jean Lévesque, sur ceux des élèves de Moscou ; Nathalie Tousignant, Kathy Crapez et Anouck Michel interprètent finalement les corpus belge et français. Une réflexion sur «la nation des jeunes», par Jocelyn Létourneau, clôt cet ouvrage.

Un corpus aussi large et diversifié révèle évidemment de nombreuses richesses. Il fallait une certaine audace pour étudier simultanément des dissertations issues de contextes si différents, bien que les sous-échantillons ne soient jamais fondus ou comparés dans l'interprétation – ce qui est d'ailleurs fort heureux puisqu'à la lecture de l'ensemble, on sent bien que les contextes dans lesquels s'inscrivent les discours des jeunes diffèrent fondamentalement. Entre des jeunes en situation de guerre civile, d'autres subissant les conséquences d'un État désagrégé ou d'autres vivant dans un État occidental comme le Canada, la «collectivité locale» envers laquelle les jeunes pourraient développer ou non une conscience d'appartenir est de nature trop différente pour que les sentiments qu'elle suscite soient réellement comparables. En quelque sorte, cette diversité illustre bien la thèse exposée par Létourneau en conclusion : c'est d'abord et encore à partir d'un lieu que les choses sont pensées.

Toutefois, la comparaison de tous ces discours demeure aussi difficile pour une raison tributaire du protocole même de la recherche. Les dissertations étudiées ont été recueillies dans des classes, ce qui ne constitue pas un problème en soi, si ce n'est que dans le cadre de cette enquête, il apparaît évident que certains élèves ont interprété l'exercice demandé comme un travail scolaire – malgré les mises en garde indiquées par les responsables au début de la période. Si des jeunes exposent par écrit ce dont ils se souviennent «à propos de [leur] pays, de [leur] région, de [leur] ville» et ce dont il faut «se souvenir» comme s'il s'agissait d'un examen d'histoire, il est effectivement probable qu'ils magnifient les événements «locaux» au détriment d'une conscience universelle. Comment utiliser alors ce matériel pour interpréter leur conscience d'appartenance et la «mutation» des identités ? Même la question initiale de l'exercice ne semble pas avoir été comprise de la même façon pour tous les terrains. Ces problèmes sont déjà

bien connus des chercheurs qui réalisent des études empiriques et des études comparatives : les auteurs du collectif ne les ignorent également pas et certains en discutent ouvertement dans l'ouvrage.

Néanmoins, des lecteurs auraient pu souhaiter que devant de telles réserves, certaines interprétations aient été plus nuancées. Les directeurs de publication précisent bien que leur intention, par cet ouvrage, était de poursuivre avec le lecteur le travail «d'atelier de lecture» qui a présidé à toute l'entreprise du collectif, cette «conversation» que les jeunes chercheurs ont eue avec les textes. En fait, ce livre offre surtout un discours sur des discours de jeunes, mais le lecteur intéressé, lui, ne possède évidemment pas le corpus et peut être sceptique devant certaines conclusions sans retrouver plusieurs extraits de discours sur lesquels ces interprétations devraient s'appuyer. L'idée – intéressante au demeurant – que certains corpus soient analysés par deux chercheurs dans deux articles différents ne pallie pas toujours cette lacune pour le lecteur. À notre avis, le malaise devant certaines interprétations est amplifié par le fait que, plus souvent qu'autrement, les jeunes sont considérés comme une catégorie globale (et parfois magnifiée), sans chercher à mettre en évidence différents profils de «jeunes». Jewsiewicki et Létourneau remarquent d'ailleurs à la fin du texte de présentation de l'ouvrage que les différents chercheurs n'ont pas jugé bon de faire des distinctions selon le sexe, par exemple : cette division n'est peut-être pas pertinente pour le propos – et cela constitue une information intéressante –, mais il n'en reste pas moins vrai que les jeunes ne peuvent certainement pas être compris comme une catégorie homogène. Les discours ne se ressemblent pas tous, ne disent pas tous la même chose, même s'ils sont situés dans un contexte «similaire». Ces différences auraient pu être systématisées davantage, ce qui aurait peut-être nuancé certaines conclusions.

En dépit de ces quelques réserves, la lecture de l'ouvrage ne manque nullement d'intérêt, notamment pour les historiens et les chercheurs qui étudient la dynamique de transmission des récits autour du «nous et les autres». Il ouvre aussi un débat sur la dynamique vécue de la diversité des appartenances : cette «conversation» mérite certainement d'être poursuivie.

Bernard Fournier  
*Université catholique de Louvain (Belgique)*